

La corde au cou

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **24 (1956)**

Heft 11

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570751>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

retrancher dans la clandestinité ou la semi-clandestinité, nous nous solidariserons donc toujours plus ouvertement, afin de faire reconnaître devant tous, avec le droit d'être et d'exister selon une pudique discrétion, le rôle bienfaisant que nous jouons dans le devenir de l'Humanité. Et nous cesserons d'avoir ces détestables attitudes de faux humiliés ou de braveurs d'opinion, que nous oblige encore à tenir une Société hostile. Nous serons naturels comme tout homme qui ne cherche pas à être autre chose que ce qu'il est. Nous saurons nous faire respecter en étant fiers, sans ostentation, comme il convient à des membres utiles d'un peuple physiquement et moralement sain, comme les membres d'un peuple fier, à qui appartient l'avenir.

L. W.

La corde au cou

Un frisson désagréable parcourut le corps de Catherine. Ce fut comme une main qui s'abattit sur son cou . . . L'écharpe qu'elle avait soigneusement pliée et posée sur sa valise au-dessus de sa tête, était tombée sur elle sous l'effet du rythme du train.

La gaieté et la bonne humeur de Catherine disparurent instantanément, et son visage revêtit soudain cette expression grave et tourmentée qui inquiétait si souvent Pierre. Le train traversait une campagne morne, et frôlait brutalement de misérables et chétives herbes ayant commis l'erreur de pousser trop près des rails . . .

— Chérie . . . murmura Pierre, chérie, ne sois pas aussi taciturne!

— C'est cette écharpe qui m'a bouleversée . . . Je ne puis m'empêcher de penser à Jean! Ce contact inattendu sur mon cou . . . Comment ne pas me souvenir qu'il s'est pendu?

— Tu sais très bien, mon amour, que mon frère était un tourmenté, un éternel insatisfait . . . il était bien près de la neurasthénie . . . cela devait arriver.

— Il y a un an déjà!

— Oui, un an . . . Vois-tu, Cath, je crois sincèrement que si Jean avait connu l'amour, s'il avait aimé comme nous nous aimons, il n'aurait jamais fait cela; comme dit la chanson: «Plutôt qu'une cordelette, mieux vaut une femme à son cou, sans amour on n'est rien du tout»

— Mais voilà, ça n'est qu'une chanson . . . Peut-être a-t-il préféré l'étreinte définitive et plus forte de la corde! Qui sait?

— Il n'a jamais aimé, Cath chérie. Il en est mort!

— On peut aussi mourir d'amour; qui te permet d'affirmer que Jean n'aimait pas?

— Nous l'aurions su.

— Peut-être pas . . .

— Vous, les femmes, vous êtes toutes les mêmes; il vous faut continuellement votre ration de romanesque; vous voyez des héros partout. Un suicide par la pendaison ne te suffit-il donc pas? Il faut encore que ton imagination féconde tisse autour de ce drame la trame d'un désespoir sentimental? Non, ma mie! Jean s'est tué parce qu'il n'aimait plus, ne

désirait plus vivre; avait-il jamais désiré vivre réellement? . . . Toute sa jeunesse fut comme une longue plainte, une plainte d'insatisfait, de malade, aux accents déchirants, soit, mais incompréhensibles.

— Je ne partage pas ton point de vue . . . en tous cas, cette écharpe a eu une bien sottise idée de me tomber dessus aussi soudainement!

— N'en fais pas une affaire d'état!

— Non, mais cela m'est désagréable. Ma pensée ne peut quitter Jean, et sa fin épouvantable

— Oui, pauvre gosse . . .

— Pauvre gosse, comme tu le dis . . . Peut-être . . .

— Peut-être quoi?

— Peut-être ton frère a-t-il aimé, au contraire, aimé avec tout son tourment, toute sa fougue, toute son âme. Peut-être n'a-t-il pas eu la force de porter cet amour sur ses frêles épaules . . .

— Pourquoi dis-tu cela?

— . . . Peut-être l'a-t-on abandonné salement, en pleine joie, en pleine jeunesse, le laissant désespérément seul avec la hantise des jours à venir et le deuil des bonheurs passés . . .

— Décidément, tu tiens à idéaliser les choses! Jean, tel que je l'ai connu, aurait plutôt abandonné son amour de son propre chef; c'est lui qui quittait toujours un rêve pour un autre: rien ne le satisfait, jamais, rien, ni personne. Seule la corde de l'ultime instant a su le garder . . . car il est des étreintes dont on ne peut plus se dégager . . . La corde ne permet pas qu'on l'utilise comme un caprice; elle serre, serre, et garde définitivement ses amants. Non, Cath chérie, je t'assure que tu fais erreur; Jean n'aimait pas, hélas . . . Jamais je n'ai vu dans ses yeux cette clarté, cet hymne au bonheur, qui résultent d'un amour partagé . . .

— Il aimait sans doute différemment . . .

— Jamais je n'eus l'impression d'entendre son cœur battre, comme . . . comme tu fais battre le mien!

— Il en est des joies comme des douleurs, celles que l'on voit, et celles qui sont muettes; ces dernières n'en sont pas moins intenses pour autant, parfois même elles le sont beaucoup plus.

— Si cette supposition t'agrée, je te l'accorde. Après tout, nous ne changerons rien aux tristes événements passés, et si c'est une consolation pour toi d'imaginer mon frère amoureux et déçu . . . Seulement, je me demande pourquoi, dans ce cas, son sentiment serait-il demeuré secret? Jean m'en aurait averti, m'aurait . . . enfin . . . Il m'honorait pourtant de sa totale confiance.

— Qui sait si la confiance est toujours suffisante?

— Que veux-tu dire?

— Rien . . . sinon ceci: confier un amour, en faire délibérément l'aveu sincère, n'est pas toujours une tâche aisée . . . Il est certains amours qui ne se meuvent que dans l'ombre et ne respirent que dans le silence . . .

— Poétesse!

Là s'arrêta la discussion de Jean et de Catherine, car le train stoppait en gare. Les voyageurs descendirent, et personne ne sut . . . pas même les

deux amants qui, s'ils s'étaient rendus ce jour-là au cimetière, sur la tombe de Jean, auraient appris bien des choses . . . Non, personne n'a su . . . que de ce même train descendit un grand garçon triste, portant un bouquet de pensées, qui s'en alla fleurir une pierre tombale. Sur la pierre comme dans ses yeux, un même nom, un même prénom, étaient inscrits . . . Et notre Catherine aurait pu prétendre alors, sans pour cela s'entendre taxer de poésie romanesque, avoir raison sur bien des points.

Chère petite Catherine, vous possédiez la moitié du problème, celle que votre instinct de femme vous soufflait à l'oreille: vous sentiez intensément l'amour, l'amour douloureux, celui dont on meurt pour ne pas vivre sans lui . . .

Ce jour-là, vous auriez su . . . vous auriez connu l'histoire dans sa totalité; au visage du désespoir il manquait le complément nécessaire à la formation d'un TOUT que vous deviniez obscurément, mais sans netteté, sans précision. Ce complément était précisément la longue silhouette, les grands yeux tristes, les fleurs dans la main, et le visage du remord, tout cela en un seul grand gars versant des larmes sur une pierre en murmurant «Pardon» . . ., tandis que vous quittiez la gare à grands pas, votre bras noué à celui de Pierre, et votre écharpe nouée frileusement autour de votre cou!

DAN.

Pierre Coret
JOURNAL

A propos d'un procès d'Assises

Le rideau vient de tomber sur le procès de Guy AUBRUN. Peu s'en est fallu que le meurtrier de l'antiquaire ne monte à l'échafaud. Le voilà seulement condamné aux Travaux forcés à perpétuité avec «circonstances atténuantes». Justice est faite, dirait CAYATTE, la morale est sauvée, le vieillard est vengé.

Ce dossier, pourtant, ne se ferme pas pour si peu. Et le cas vaut qu'on s'y arrête. En présence de qui sommes-nous? Un beau garçon, à en croire les gazettes, acquitté d'un parricide, et disposant, selon les témoins, d'avantages et de moyens physiques importants. Qu'il ait été vite attiré par les amours masculines ne fait aucun doute. Que certains Messieurs d'âge mûr aient désiré ce «Tarzan» assez complaisant, rien de moins étrange. Que ledit Tarzan, un beau soir, égorge, vole, et tue, voilà la Société dressée, et c'est son droit. Que n'honorait-il sa clientèle sans faire d'histoires, n'est-ce pas? Comme il est condamné, certaines échines se carrent voluptueusement dans leurs confortables fauteuils.» On a fait un exemple. Les gigolos n'ont qu'à bien se tenir, et ils y regarderont à deux fois avant d'attenter à nos jours . . . Continuons donc, et ne changeons rien à nos habitudes.»

Je n'ai pas le moins du monde envie d'attribuer à Guy Aubrun les palmes du martyr. Je ne prétends pas qu'il ait été mal jugé. Je soutiens seulement que, dans semblable affaire, il ne peut guère y avoir de